

VII

Nous avons quitté la maison de la Belle Bonnette au moment où Maximilienne commençait à reprendre ses sens. Peu à peu son corps s'était réchauffé devant la flamme du foyer et l'engourdissement de ses membres, causé par le froid, avait disparu.

Elle rouvrit les yeux, se recula et regarda autour d'elle avec étonnement.

— Voyons, dit-elle, est-ce que ce n'est pas un rêve, un affreux cauchemar ! Ah ! mais que m'est-il donc arrivé ? Je ne me souviens pas !

Alors ses yeux, devenus hagards, commencèrent à se fixer sur les objets qui l'entouraient.

— Ce n'est pas ma chambre, reprit Maximilienne : je ne connais rien ici, je ne suis pas à l'hôtel de Coulange.

Presque aussitôt la mémoire lui revint. Elle poussa un cri rauque et se dressa debout, frémissante, le regard épouvanté. Elle resta un instant immobile, puis elle s'élança vers la fenêtre. Elle chercha à l'ouvrir. Impossible. Par surcroît de précautions on avait cloué les deux rideaux. Alors elle vit les barreaux de fer.

Elle se retourna. Ses yeux cherchaient une porte. Elle vit ses deux gardiennes.

— Que faites-vous là ? demanda-t-elle.

— Rien, vous le voyez bien, répondit Charlotte avec effronterie.

— Qui êtes-vous ?

— Vos deux servantes. Vous aviez perdu connaissance, vous étiez glacée, presque morte ; c'est nous qui vous avons donné des soins, qui vous avons réchauffée et rappelée à la vie.

— Si vous avez fait cela par pitié pour moi, je vous remerciais, répondit Maximilienne. Les plus méchantes gens ne laissent pas mourir une bête sans la secourir. Allez, je comprends : si l'on ne veut pas que je meure, c'est que ma vie peut servir à quelque chose.

En parlant, elle s'était approchée des deux blondes.

— Vous, je vous connais, s'adressant à Elisabeth.

— Sous le regard de Maximilienne, Elisabeth baissa la tête.

— Ainsi, vous êtes toutes deux les complices des deux hommes ! dit Mlle de Coulange. Pourtant, vous êtes bien jeunes pour être des misérables. Etes-vous les deux sœurs ? Non, vous ne vous ressemblez pas. Vous, qui m'avez répondu et qui levez audacieusement la tête, vous avez quelque chose dans le regard qui me fait frissonner ; votre compagne baisse les yeux et la honte a rougi son front. Voyons, ai-je le droit de faire quelques questions !

— Si vous le voulez ?

— J'ai été amenée ici par deux hommes, où sont-ils ?

— Ils sont partis.

— Quand reviendront-ils ?

— Nous ne le savons pas.

— Où suis-je ici ?

— Dans votre chambre.

— Dites ma prison. Mais vous ne m'avez pas comprise ; je vous demandais le nom de l'endroit où nous sommes.

— Il nous est défendu de vous le dire.

— Ah ! vous est-il aussi défendu de me dire à quelle distance je suis de Paris ?

— Nous en sommes à trois ou à quatre lieues.

— A qui appartient cette maison ?

— Je n'en sais rien.

— Ce n'est donc pas ici que vous demeurez ?

— Non.

— Vous habitez à Paris ?

— Oui.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Pour vous servir.

— Je comprends : vous êtes mes gardiennes. Alors, vous devez savoir ce qu'on veut faire de moi ? Quels ordres vous ont été donnés ?

— Nous devons nous tenir constamment à votre disposition pour vous servir ; nous devons veiller sur vous et vous empêcher de franchir le seuil de la porte de cette chambre.

— Ainsi, je suis réellement dans une prison ?

Charlotte ne répondit pas.

— Et si je voulais m'échapper ? fit Maximilienne.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que après cette porte il y en a d'autres que vous ne pourriez pas ouvrir. Quant à la fenêtre, si vous n'avez pas vu regardez.

Après être restée un moment silencieuse, Maximilienne reprit :

— Vous êtes bien jeunes l'une et l'autre pour le vilain métier qu'on vous fait faire. Mais vous n'avez donc ni père, ni mère, ni frère, ni sœur ? Dans quelle fange vous traînez-vous ? Quelles malheureuses créatures êtes-vous donc ? Ah ! tenez, mon cœur se serre en pensant à votre destinée, et je sens s'apaiser la colère qui tout à l'heure, grondait en moi. Je ne vous connais point, je ne sais pas à

quel monde vous appartenez : mais qui que vous soyez, je vous plains ; oui, je vous plains de tout mon cœur. J'ignore ce qu'on veut faire de moi, je ne sais pas encore quelles seront mes souffrances ; n'importe, celle qu'on vous a donnée à garder est moins malheureuse que vous !

Après ces paroles, Maximilienne s'éloigna lentement et alla s'asseoir près de la cheminée.

— Viens, dit Charlotte à Elisabeth.

Et elles sortirent de la chambre.

Maximilienne entendit le grincement d'une clef dans la serrure.

— Mes geôliers prennent leurs précautions, murmura-t-elle. Me voilà seule... j'aime mieux cela.

Elle se leva, alla à la fenêtre, écarta les rideaux et regarda. Aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, elle ne vit que des arbres, et sous les branches, des troncs énormes de châtaigniers et le sol aride couvert de bruyères.

— Je suis au milieu d'une forêt, pensa-t-elle.

Elle poussa un long soupir et revint tristement près de la cheminée où elle s'affaissa sur la chaise longue. S'oubliant complètement, elle ne pensa plus qu'à sa mère et à son père, à leur douleur et à leur désespoir.

— Hélas ! se disait-elle, ils me croient perdu, perdue pour toujours ! Mon Dieu, mon Dieu, pourvu qu'ils aient la force de supporter le coup qui les frappe ! Si seulement mon frère était près d'eux, leur douleur serait moins vive, car il les consolerait, lui.

Les sanglots lui coupèrent la voix.

Au bout d'un instant, comme si la marquise avait été là, près d'elle, ou quelle eût pu l'entendre, elle reprit :

— O ma mère chérie, ma mère adorée, ne sois pas désespérée ! Dieu protégera ta fille contre les méchants et lui donnera, comme à toi, la résignation et la force de souffrir. Ah ! ne te rends pas malade ; si tu allais mourir, Mon Dieu !... Maman, maman, je ne veux pas que tu meures !

La nuit vint. Maximilienne pleurait toujours. Dans le foyer de la cheminée il n'y avait plus que des charbons qui achevaient de se consumer sous les cendres, mais, à côté, se trouvait une caisse remplie de morceaux de bois. Du reste, elle n'avait pas froid, la chambre était chaude. Un profond silence régnait autour d'elle ; aucun bruit ni rapproché, ni lointain, n'arrivait à ses oreilles.

Quand la nuit fut épaissie autour d'elle, un vague effroi pénétra en elle : elle éprouvait un malaise indéfinissable : elle était oppressée, elle sentait un poids énorme sur sa poitrine. Peut-être avait-elle réellement peur. Certes, la situation dans laquelle elle se trouvait pouvait justifier toutes les terreurs. Ne connaissant point les projets de ses ennemis, pouvant tout supposer, tout admettre, ce silence lugubre au milieu de l'obscurité avait quelque chose d'effrayant.

Elle resta ainsi près de deux heures, tourmentée par les fantômes que créait son imagination.

Enfin elle entendit un bruit de pas légers. On venait, on allait entrer dans la chambre. Était-ce bien une de ses gardiennes ? Son cœur se mit à battre très fort ; elle frémissait, elle était halotante. La clef tourna dans la serrure. Elle se dressa, effarée, un éclair dans le regard, prête à se défendre contre un danger inconnu. La porte s'ouvrit, la lumière d'une lampe éclaira la chambre. C'était Elisabeth. Rassurée, Maximilienne poussa un soupir de soulagement et retomba sur son siège.

Après avoir fermé la porte, Elisabeth posa la lampe sur une table et se débarrassa d'un panier qu'elle avait à son bras. Alors, tout en jetant de temps à autre un regard furtif du côté de Maximilienne qui lui tournait le dos, elle plaça sur la table, d'abord une assiette et un morceau de pain, puis une bouteille de vin, une carafe d'eau et une fourchette. Sur l'une des assiettes il y avait des pommes de terre frites, sur l'autre une aile de poulet froid. C'était le dîner de la prisonnière.

Cela fait, la gardienne s'approcha de Maximilienne.

— Mademoiselle, lui dit-elle d'une voix qui tremblait légèrement, votre dîner est sur la table.

Maximilienne leva les yeux sur elle et, sans rien dire, la regarda d'une façon singulière.

— Mademoiselle, vous devez avoir faim, reprit Elisabeth.

Toujours silencieuse, Maximilienne continuait à la regarder fixement.

— Est-ce que vous ne voulez pas manger ? Je vous ai apporté des pommes de terre frites dans le beurre et un morceau de volaille ; je ne peux vous donner que cela ce soir ; mais j'aurai demain quelque chose de meilleur à vous servir.

Maximilienne gardant toujours le silence, elle devint inquiète.

— Vous avez froid, bien sûr, vous avez froid, dit-elle, le feu est presque éteint, voilà du bois, vous auriez pu... Mais non, c'est ma faute... Si j'avais su, si j'avais pensé... Je devais venir... Je n'ai pas osé ; j'ai craint de vous déplaire, de vous déranger. Quand on est triste, on aime à être seule. On peut réfléchir, on peut pleurer. On n'aime pas à montrer ses larmes.